

Notre espion sur les frontières a encore intercepté la lettre suivante dont nous faisons hommage à nos lecteurs. —

Montréal Avril 1830.

MON CHER MELBOURNE,

Nous voici dans le mois d'Avril, c'est, comme on dit le mois des ânes, il est donc bien juste que nous ayons ensemble une petite causerie amicale. Dans ma dernière lettre je vous faisais un joli petit détail des difficultés au milieu desquelles je pataugeais en attendant des réponses définitives de votre ennuyeux parlement qui me tient ici le bec dans l'eau comme un véritable canard. Si vous aviez eu mon intérêt aussi à cœur que moi, voilà long-tems que vous auriez bâclé une loi touchant l'Union qui, je vous le répète, est le seul baume thérapeutique, empirique, homœopathique et pathétique que l'on puisse apporter aux blessures que vous avez faites à ce benêt de pays. Vous avez sans doute vu, mon cher ami, la dépêche que j'ai jetée au visage de notre petite rosse de Russell. Vous en avez sans doute beaucoup ri, et moi aussi; mais que voulez-vous, il fallait bien dire quelque chose. Ces diables de ministres coloniaux croient qu'on n'a rien autre chose à faire qu'à leur écrire des dépêches, tandis que vous allez voir par le détail de l'emploi de mon tems qu'il m'en reste fort peu à consacrer à la correspondance.

D'abord les affaires domestiques, publiques, politiques, diplomatiques et lunatiques me donnent tant de tracàs que j'en ai perdu le sommeil; donc je n'ai point la peine de m'éveiller le matin. C'est toujours un agrément. Aussitôt que le cocher des chevaux de la voiture de l'aurore est sorti de son écurie; (comme dit un des plus aimables, des plus poétiques, des plus spirituels et des plus fantastiques notaires de ma bonne Province du Bas-Canada,) c'est-à-dire aussitôt que le jour est venu, je me lève, je regarde quel tems il fait, puis je m'habille; car vous sentez bien qu'il ne serait pas décent à un gouverneur général comme moi d'en agir autrement; ce n'est donc pas du tems tout-à-fait perdu. Après m'être habillé et m'être fait aussi beau garçon que j'en suis susceptible, car si je ne plais pas aux Canadiens ce n'est pas une raison pour déplaire aux Canadiennes, je fais venir alors mon maître d'hôtel et je l'interpelle sur ce que nous aurons à déjeuner. Je diminue sa carte de moitié; attendu que l'économie domestique est mon premier principe d'économie politique. Cela ne m'empêche pas, je vous assure, de me régaler à ma fantaisie; et comme, lorsque j'ai bien bu, bien mangé, je veux que tout le monde chez moi soit rassasié, cette méthode oblige mes serviteurs et ma suite à se nourrir ailleurs sur leurs appointements. Encore du tems bien employé. Après mon déjeuner, je vais faire un tour de promenade sur le marché de la ville; là je m'informe du prix des provisions, j'en prends régulièrement note et à mon retour je le fais insérer sur un livre de remарques, d'observations et d'instructions que je me propose de léguer à mon successeur afin qu'il sache qu'avec de l'ordre, l'emploi de gouverneur-général est encore une assez jolie spéculation. Aussitôt ce travail achevé, je taille une quantité prodigieuse de plumes et j'ordonne à mon secrétaire civil et à ses assistants de répondre à toutes les lettres, demandes et réclamations qui peuvent être mises devant eux, après quoi je descends immédiatement à la cuisine afin de veiller par moi-même à ce qu'il ne soit point fait un gaspil inutile des deniers de l'état. Cette importante fonction réclame la majeure partie de ma journée, car